

ROLAND SIMON

LE DÉMOCRATISME
RADICAL

ÉDITIONS SENONEVERO

ÉDITIONS SENONEVERO, PARIS, 2001
ISBN 2-9516460-1-1

INTRODUCTION

Le démocratisme radical défend l'action citoyenne, la démocratie directe ou participative, la maîtrise de nos conditions d'existence, défend l'État, État social et État-nation pour certains, simplement « régulateur » pour d'autres. Il lutte contre le primat et la « sauvagerie » de l'économie, la mondialisation libérale, la suprématie de la finance. Il regrette l'époque où le capitalisme était si beau sous le keynésianisme et le service public. Enfin, il veut construire une alternative au capitalisme qu'il appelle « libéralisme » ou « mondialisation ». Il veut un capitalisme « réel », avec des usines où se rencontrent de vrais travailleurs et de vrais investisseurs si conscients de leur responsabilité sociale que l'on ne pourrait plus les appeler « capitalistes ». Il rêve d'entrepreneurs-citoyens dans des entreprises-citoyennes exaltant le labeur de travailleurs-citoyens sous la tutelle bienveillante et protectrice de l'État démocratique participatif régulant la distribution équitable de la plus-value citoyenne. Il fréquente les couloirs des ministères et les cours des squats. Il propose son expertise aux grandes organisations internationales et anime les campings anarchistes. Une seule chose l'effraie, que le prolétariat abolisse l'État, la démocratie, le capitalisme (productif), donc se nie, car il aime le travailleur en tant que travailleur et la plus-value en tant que surtravail. Il aime l'exploitation, car il aime tant la lutte des classes qu'il voudrait qu'elle ne prenne jamais fin, c'est sa raison d'être, c'est le mouvement perpétuel de l'alternative et de la critique sociale. Il ne serait que pathétique et ridicule s'il n'était en réalité un élément efficace, incontournable, ancré dans le nouveau cycle de luttes du prolétariat contre le capital, comme la formalisation de toutes ses

limites, et n'anticipait pas la prochaine contre-révolution qui sera son achèvement, sa réalisation et sa propre disparition (élimination).

En France, son extension va de la « gauche socialiste » à certains groupes anarchistes, en passant par le PCF, SUD, les oppositionnels de la CFDT, la FSU, la Ligue communiste révolutionnaire, toutes sortes de « petites gauches alternatives », les Verts, la CNT (Vignoles) en voie d'officialisation, la Confédération paysanne et de nombreuses associations comme Attac, Droits devant, etc., et, de plus en plus, la CGT.

Ses organes officiels sont *le Monde diplomatique*, *Charlie Hebdo*, *Marianne*, voire *Télérama* et, de plus en plus souvent, *l'Humanité*.

Il a ses héros : le sous-commandant Marcos, José Bové, et maintenant Chavez ; son gourou théorique : Pierre Bourdieu.

Il a ses lieux de mémoire : Seattle, Millau, Porto Alegre, la forêt Lacandona. Il n'est pas une spécialité française mais un mouvement mondial.

Il est absolument actuel. La restructuration du mode de production capitaliste, au travers de sa longue phase de crise, a eu comme résultat essentiel, depuis le début des années quatre-vingt, la disparition de toute identité ouvrière produite, reproduite et confirmée à l'intérieur du mode de production capitaliste. Le prolétariat ne peut plus produire un mouvement ouvrier organisé, de même ampleur et de même nature que durant la période qui va jusqu'à la fin des années soixante - début des années soixante-dix, où la révolution pouvait encore se présenter comme son affirmation. À l'intérieur même de la reproduction du mode de production capitaliste, l'antagonisme entre le prolétariat et le capital existe sous une forme nouvelle et avec des objectifs nouveaux. C'est ce que nous appelons le *démocratisme radical*. Il faut être clair d'entrée, toute la critique que nous pouvons faire de celui-ci ne lui enlève en rien son caractère de classe, sauf à considérer que le prolétariat n'est pas une classe de ce mode de production, mais une entité révolutionnaire en soi, selon des modalités canoniques fixées de toute éternité. Le syndicalisme, le réformisme exprimaient et expriment l'existence de la classe dans les rapports sociaux capitalistes, le démocratisme radical aussi.

Organisationnellement, il ne peut être que beaucoup plus réduit et éclaté que l'« ancien mouvement ouvrier ». Il comporte une

myriade de groupes et de courants qui, tous, prônent la construction à l'intérieur du mode de production capitaliste d'une alternative. Ce pouvoir sur sa vie n'est pas, comme du temps de l'ancien mouvement ouvrier, une affirmation du travail productif, n'est pas une libération des forces productives. Cela se voit bien dans l'importance et la diffusion des thèmes écologistes, en particulier dans celui du développement soutenable, et dans la critique du productivisme. De par les thèmes que ce mouvement est amené à mettre en avant et le niveau où se situe la contradiction, les fractions de la classe, que la division du travail spécialise dans les tâches spécifiques de la mise en œuvre de la reproduction sociale, tendent à devenir idéologiquement hégémoniques (contrairement à la situation antérieure du mouvement ouvrier).

Corollairement, tout un travail idéologique consiste à momifier la classe ouvrière en « communauté ouvrière » folklorisée, et renvoyée par là même à un passé révolu (cf. Daeninckx et Videlier). En même temps, ce folklore rattache le démocratisme radical à une « histoire sociale » et proclame que le « bonheur » est dans l'existence de la classe ouvrière à l'intérieur du capital, et cela même dans l'*interminable lutte* qu'elle mène contre lui, et justement dans le caractère interminable de cette lutte qui l'éternise (cf. *Marius et Jeannette*). Le mythe de la communauté ouvrière a valeur de référence historique et d'image tutélaire pour la « participation citoyenne ». Encore une fois les « couillonades » marseillaises jouent un rôle phare dans l'entreprise. Après que l'opérette marseillaise des années trente a mis en scène, pour les victimes elles-mêmes applaudissant à leur mort sociale, l'anéantissement de la communauté ouvrière de la subsomption formelle du travail sous le capital, le rap marseillais d'IAM ou les flons-flons du Massilia Sound System et de Dupain (baptisé ainsi pour « résister à la colonisation anglo-saxonne du marketing ») remettent ça, pour les branchés, à l'occasion de la disparition de l'identité ouvrière. L'ennemi et concurrent est le Front national, plus efficace sur le même racket de la bêtise provençale (pastissades et ratonnades). De loto en sardinades, en passant par les concours de boules à la mêlée, le but est de « passer des consignes dans tous les quartiers. Ici, pour que les jeunes votent, il faut les prendre par le col et les mener jusqu'aux urnes » (Chill, *alias* Akhenaton, musicien d'IAM, *le Monde*, 6 mars 1997).

Contrairement au programme de montée en puissance et d'affirmation du prolétariat tel qu'il fut dominant jusque dans les années soixante, le démocratisme radical ne pose pas le développement du capital comme sa médiation nécessaire ; il est lui-même la médiation, il se veut lui-même en actes le programme minimum et maximum, il est le but et le moyen. Il se conçoit comme la contradiction qui se développe et qui dévore la société capitaliste et son État. Ainsi le démocratisme radical ne se pose pas de limite interne. Sa limite, c'est la frontière mouvante entre la démocratie et la *domination* du capital à l'intérieur de la société. Parmi ces courants existe une résurgence syndicaliste-révolutionnaire, voire anarcho-syndicaliste. Ici aussi, le fait marquant, c'est le refus d'un relais politique. Ce syndicalisme se veut autosuffisant, alternatif, démocratique et de base. Cette alternative, malgré des variantes infinies, se caractérise en ce qu'elle se veut autogestion d'espaces libérés comme lieux de conflits avec le « libéralisme ». Elle pose la libération de l'individu, tel qu'il est, prenant le plus souvent le nom de citoyen. Nom bien choisi en ce qu'il est le membre de la communauté comme démocratie, atome politique d'une communauté abstraite, relié aux autres par des mécanismes politiques à rendre radicaux, c'est-à-dire de base, non sexistes, horizontaux, polymorphes, etc.

Si le démocratisme radical est le but et le mouvement vers ce but, ce but est donc la « démocratie vraie » qu'il oppose à la « dictature des marchés et de la finance », à la « pensée unique néo-libérale ». Il ne s'agit absolument pas d'un dépassement du capitalisme. Même la « fin du travail » ou « l'abolition de l'économie » qui sont pour lui le paroxysme de la radicalité participent des propositions ou tentatives de réaménagement du salariat et de la « vie quotidienne » rendues nécessaires par la restructuration.

Le démocratisme radical ne pose pas « d'après », il pose la question de la révolution tout en disant qu'il est en train de la faire.

Le démocratisme radical ne pose pas de limite à son action, sauf que, de lui-même, il limite son champ à l'alternative, c'est-à-dire à la non-révolution. Il se démarque de la rupture révolutionnaire qu'il pose comme non-démocratie. Sa limitation au champ de la démocratie niant la perspective de rupture permet au démocratisme radical de ne pas se limiter dans le temps, de ne pas poser d'au-delà de lui-même, d'être l'avenir ici et maintenant. Les révolutionnaires

qui posent une limite temporelle doivent être expulsés, et cette expulsion marquer la limite nécessaire à l'autosaisie du démocratism radical. La limite devient limite dans l'espace, éternellement quantitative. L'avenir lui appartient, car l'avenir est déjà son présent. Ceux qui le critiquent ne représentent rien qu'un archaïsme délirant.

L'ensemble tient sur la notion de démocratie : démocratie participative, entreprise citoyenne, démocratie économique, transparence de la justice, citoyenneté dans l'entreprise. Avec la disparition de l'identité ouvrière, le démocratism radical exprime et donne réellement forme aux limites des luttes actuelles, il les conforte. Il formalise des pratiques, des objectifs à l'intérieur de la lutte de classe en général, et des luttes quotidiennes. Il est un des aspects des conflits qui se développent à l'intérieur de ces luttes et, s'il n'est pas en lui-même la prochaine contre-révolution, celle-ci sera son achèvement.

Ce petit livre est destiné à tous ceux que cette pensée molle excède et à qui elle provoque des poussées d'adrénaline. Mais une critique simpliste et parfois moralisatrice, opposant la vérité à l'erreur, ne voit dans tous les thèmes énumérés que des « idéologies trompeuses » et conforte ses auteurs dans leur radicalisme satisfait et impuissant. Il ne s'agit pas d'interpréter le démocratism radical comme une erreur, il est une force sociale réelle, spécifique au cycle de luttes actuel et au mode de production capitaliste tel qu'il est maintenant restructuré dans cette seconde phase de la subsomption réelle du travail sous le capital.

CHAPITRE I

RESTRUCTURATION DU MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE ET NOUVEAU CYCLE DE LUTTES

RESTRUCTURATION DU MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE

Après la première période de développement de la subsomption réelle du travail sous le capital, la crise ouverte au début des années soixante-dix a débouché sur une restructuration du rapport capitaliste d'exploitation, du rapport contradictoire entre les classes. L'extraction de plus-value relative est le principe dynamique de l'histoire de la subsomption réelle du travail sous le capital, elle structure puis bouleverse la première phase de celle-ci. Contrairement à la plus-value absolue, la plus-value relative, affecte non seulement le procès de travail, mais aussi toutes les combinaisons sociales du rapport entre le travail et le capital et conséquemment des capitaux entre eux ; combinaisons qu'elle se doit de bouleverser constamment. C'est cette dynamique de l'extraction de plus-value relative qui pousse le capital contre le prolétariat à poser comme limite et à dépasser les axes de la baisse tendancielle du taux de profit qui ont constitué le contenu de la crise. Est abolie et dépassée la contradiction qui avait soutenu l'ancien cycle de luttes entre, d'une part, la création et le développement d'une force de travail créée et mise en œuvre par le capital de façon collective et sociale, d'autre part, les formes de l'appropriation par le capital de cette force de travail, que ce soit dans le procès de production immédiat (le travail à la chaîne, le système de la « grande usine »), dans le procès de reproduction de

la force de travail (le welfare) ou dans le rapport des capitaux entre eux (des aires nationales de péréquation). C'est cette contradiction qui, historiquement, de façon spécifique à cette première phase de la subsomption réelle du travail sous le capital, a donné forme à la baisse tendancielle du taux de profit. C'était, là, la situation conflictuelle qui, dans le cycle de luttes antérieur, se manifestait comme identité ouvrière confirmée dans la reproduction même du capital et qu'abolit la restructuration.

Le contenu de la restructuration est la coïncidence de l'extraction de plus-value relative et de la reproduction des conditions de cette extraction. L'extraction de plus-value relative a produit un procès de reproduction du face-à-face du capital et du travail qui lui est adéquat en ce qu'il ne comporte aucun élément, aucun point de cristallisation, aucune fixation qui puisse être une entrave à sa fluidité nécessaire et au bouleversement constant qu'elle nécessite. En même temps, corollairement, le procès de production immédiat devenait adéquat à l'appropriation des forces sociales du travail. Contre le cycle de luttes antérieur, la restructuration a aboli toute spécification, statuts, welfare, « compromis fordien », division du cycle mondial en aires nationales d'accumulation, en rapports fixes entre centre et périphérie, en zones d'accumulation interne (Est-Ouest). L'extraction de plus-value sous son mode relatif se doit de bouleverser constamment et d'abolir toute entrave en ce qui concerne le procès de production immédiat, la reproduction de la force de travail, le rapport des capitaux entre eux (péréquation).

Dans le premier point, nous avons affaire à toutes les caractéristiques du procès de production immédiat : travail à la chaîne, coopération, rapport entre production et maintenance, définition du travailleur collectif, continuité du procès de production, soustraction, segmentation de la force de travail. Dans le deuxième : travail - chômage - formation - flexibilité - précarisation ; cycle d'entretien du travailleur. Dans le troisième, les modalités de l'accumulation et de la circulation : rapport entre production et marché, accumulation nationale, différenciation entre centre et périphérie, division mondiale en deux aires d'accumulation, « dématérialisation » de la monnaie, désintermédiation financière.

Non seulement, ces modifications sont une restructuration du rapport d'exploitation à l'intérieur de la subsomption réelle ayant la

plus-value relative comme dynamique, mais encore, la plus-value relative, comme principe dynamique restructurant la subsomption réelle, insuffle une vigueur nouvelle à l'extraction de plus-value absolue : allongement de la durée réelle du travail ; augmentation des heures supplémentaires qui, flexibilité aidant, ne sont plus comptées comme telles ; flexibilisation et annualisation du temps de travail revenant à un accroissement de l'intensité du travail, ce qui est un mode absolu d'extraction de la plus-value ; allongement des durées de cotisation retraite ; modification des normes sociales de consommation modifiant la composante historique de la valeur de la force de travail et l'abaissant ainsi de façon bien supérieure aux gains de productivité, ce qui équivaut à une augmentation sur le mode absolu de la plus-value ; meilleure utilisation du capital fixe installé, réduction de la porosité du travail ; augmentation des journées simultanées ; diminution du travail nécessaire individuellement ; développement de la pluriactivité ; valorisation pour le capital des périodes de formation... C'est sur cette voie que se sont engagées depuis quelques années les États-Unis, la Grande-Bretagne, les Pays-Bas, suivis actuellement par la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne et même par le Japon. Sans parler, toujours en ce qui concerne la croissance absolue de la plus-value, des modalités de fixation de la valeur de la force de travail et de son exploitation en Asie, en Amérique latine, ou en Afrique.

La revitalisation du mode absolu d'extraction de la plus-value fonde un « nouveau compromis » sur la base suivante : un « partage », ou plutôt une préservation très précaire, à l'intérieur de la force de travail disponible, prise comme un tout, de la croissance du travail nécessaire. La croissance relative de la plus-value libère du travail nécessaire, son maintien en masse, pour l'ensemble de la force de travail, passe par une multiplication des têtes sur lesquelles il se répartit, ce qui entraîne une croissance absolue de la plus-value. La valeur globale de la reproduction de la force de travail baisse (poids du chômage, baisse des minima sociaux et de la part patronale des charges sociales reportée sur la fiscalité en majeure partie indirecte) alors que s'accroît le nombre des journées de travail.

Dans le couplage des modes absolu et relatif (le mode relatif étant la dynamique du procès), le principe de base synthétique de la restructuration

consiste dans l'abolition et la reformulation de tout ce qui peut faire obstacle à l'autoprésupposition du capital, à sa fluidité.

«Le procès de production capitaliste reproduit donc de lui-même la séparation entre travailleur et conditions du travail. Il reproduit et éternise par cela même les conditions qui forcent l'ouvrier à se vendre pour vivre et mettent le capitaliste en état de l'acheter pour s'enrichir. Ce n'est plus le hasard qui les place en face l'un de l'autre sur le marché comme vendeur et acheteur. C'est le double moulinet du procès lui-même qui rejette toujours le premier sur le marché comme vendeur de sa force de travail et transforme son produit toujours en moyen d'achat pour le second. Le travailleur appartient en fait à la classe capitaliste, avant de se vendre à un capitaliste individuel. Sa servitude économique est moyennée et, en même temps, dissimulée par le renouvellement périodique de cet acte de vente, par la fiction du libre contrat, par le changement des maîtres individuels et par les oscillations des prix de marché du travail [c'est l'autoprésupposition du capital, NDA].

«Le procès de production capitaliste considéré dans sa continuité, ou comme reproduction, ne produit donc pas seulement marchandise, ni seulement plus-value ; il produit et éternise le rapport social entre capitaliste et salarié.» (Marx, *le Capital*, Éd. sociales, Livre I, t.3, pp. 19-20).

La restructuration consiste à dépasser tout ce qui peut faire obstacle à la fluidité de ce double moulinet, en éliminant tous ses points de cristallisation. Il s'agit, d'une part, de toutes les séparations, protections, spécifications qui se dressent face à la baisse de la valeur de la force de travail, en empêchant que tout le prolétariat, mondialement, dans la continuité de son existence, de sa reproduction et de son élargissement, doive faire face en tant que telle (force de travail disponible) à tout le capital. C'est le premier moulinet, celui de la reproduction de la force de travail. On trouve, d'autre part, toutes les contraintes de la circulation, de la rotation, de l'accumulation, qui entravent le deuxième moulinet, celui de la transformation du surproduit en plus-value et capital additionnel. N'importe quel surproduit doit pouvoir trouver n'importe où son marché, n'importe quelle plus-value doit pouvoir trouver n'importe où la possibilité d'opérer comme capital additionnel, c'est-à-dire se transformer en moyens de production et force de travail, sans qu'une formalisation du cycle international (périphérie, pays de l'Est et toutes les autres

formes de « capitalisme d'État ») ne prédétermine cette transformation. La fluidité de chacun des moulinets n'est mise en œuvre que dans et par celle de l'autre.

La restructuration a touché tout ce qui constituait l'identité ouvrière telle qu'elle était définie dans la période précédente, jusqu'à la séparation entre centre et périphérie, la séparation du cycle mondial en deux aires d'accumulation (Est et Ouest) et enfin au système monétaire. L'erreur à éviter consisterait à ne prendre en considération que le premier moulinet comme transformation du rapport entre prolétariat et capital, le deuxième moulinet étant alors réduit à un rapport du capital à lui-même, c'est-à-dire à un rapport des capitaux entre eux. Le deuxième moulinet ne se ramène pas au premier. Il ne faut pas lui dénier sa spécificité, car c'est celui dans lequel le surproduit revient comme capital additionnel face au résultat du premier, celui où la force de travail est reproduite dans un abaissement de sa valeur et dans son élargissement. La transformation du rapport entre prolétariat et capital ne se situe pas plus au niveau du premier que du second moulinet pris de façon séparée.

Le niveau où tout se noue en ce qui concerne la restructuration est celui du cycle mondial du capital, et c'est ainsi que la restructuration du mode de production capitaliste apparaît de façon immédiate au démocratisme radical. L'internationalisation, ou mondialisation du capital, n'est pas une caractéristique à côté d'autres caractéristiques, comme la reproduction de la force de travail, la monnaie, le procès de production immédiat ou le rapport entre production et circulation, mais elles ne sont pas non plus la définition même de la restructuration. La mondialisation du cycle du capital est *la forme générale* de la restructuration, ce n'est qu'ainsi qu'existe la fluidité du premier moulinet et bien sûr aussi celle du second. Elle n'en est pas *la dynamique*, qui demeure la plus-value relative, mais la synthèse de toutes les caractéristiques, une sorte d'abstraction intermédiaire.

La mondialisation n'est pas ce qui transforme le procès de production immédiat, la reproduction de la force de travail, la rotation du capital ; ce sont plutôt les transformations suivantes, comme dépassement des limites antérieures sur la base de la dynamique de la plus-value relative, qui construisent la mondialisation, c'est-à-dire transformations :

- du procès de production immédiat (production de plus-value) ;
- de la gestion et reproduction de la force de travail ;
- du marché mondial : cycle international du capital, mondialisation en tant que transformation de la plus-value en capital additionnel ;
- du système monétaire et financier coiffant et rendant cohérent l'ensemble, ramenant à un commun dénominateur les disparités productives et imposant à chaque capital particulier la propre nécessité pour lui des transformations précédentes, comme la contrainte à la mondialisation.

En ce sens, la mondialisation n'est pas une extension planétaire, mais une structure spécifique d'exploitation et de reproduction du rapport capitaliste. Elle est le contenu comme forme de la restructuration du rapport entre prolétariat et capital. Segmentation, flexibilité, abaissement de la valeur de la force de travail dans les combinaisons sociales de sa reproduction et de son entretien sont devenus en eux-mêmes des processus de diffusion illimités, tout comme la transformation de la plus-value en capital additionnel ou l'appropriation des forces sociales du travail. N'aborder les transformations du marché mondial qu'en elles-mêmes, comme concurrence entre les capitaux, ce n'est encore qu'une vision partielle de la mondialisation. Cette vision n'intègre pas qu'une telle transformation de la métamorphose de la plus-value en capital additionnel n'existe que si le procès de production immédiat, où se forme la plus-value, et que si le renouvellement du face-à-face avec le travail, où elle devient capital additionnel, sont un procès de production et une reproduction de la force de travail, eux-mêmes restructurés.

L'exploitation se décompose en trois moments : achat-vente de la force de travail ; subsomption du travail sous le capital ; transformation de la plus-value en capital additionnel, c'est-à-dire en nouveau moyen de travail et force de travail modifiée. Avec la restructuration qui vient de s'achever, ce sont les deux bras du moulinet qui deviennent adéquats à la production de plus-value relative en même temps que le procès de production immédiat, leur intersection, confère à chacun d'entre eux son énergie et la nécessité de sa métamorphose. C'est en ce sens que la production de plus-value et la reproduction des conditions de cette production coïncident. C'est la façon dont étaient articulés, d'une part, l'intégration